

Les vraies couleurs du cénotaphe

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): - **(1991)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-970762>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les vraies couleurs du cénotaphe

Neuchâtel abrite un monument moyenâgeux d'importance européenne : une famille entière de la noblesse, représentée sous forme de grandes statues peintes. A l'heure de le restaurer, des chercheurs utilisent le meilleur de la technologie pour savoir ce que dissimulent ses couleurs actuelles.

Ce 24 novembre 1989, midi vient de sonner au clocher de l'église collégiale de Neuchâtel. Poussé par un vandale illuminé, le comte Louis bascule dans le vide et se brise sur le plancher, au pied de ses deux filles, Isabelle et Varenne. Trois mètres plus haut, la statue du comte laisse un grand vide aux côtés de celles de ses trois épouses successives, qui, les mains jointes, fixent le choeur de l'Eglise depuis plus de six siècles.

C'est en 1372 sans doute que fut érigé le *cénotaphe* des comtes de Neuchâtel, c'est-à-dire un monument funéraire

n'abritant pas le corps des défunts. Où sont-ils ? L'historien Louis-Edouard Roulet, qui a longuement étudié le monument, l'ignore. Une quasi-certitude cependant : avant la construction du cénotaphe, il y avait déjà – en cette même église – deux *gisants*. Sans doute les parents du comte Louis. Leurs statues funéraires, initialement couchées, ont été relevées au moment de la construction du monument, puis placées de part et d'autre des effigies grandeur nature du comte et de ses épouses. Plus tard, au milieu du XV^e siècle, trois autres grands personnages, également sculptés dans la pierre et polychromes, ont été ajoutés. On suppose qu'il s'agit des enfants du comte. Au fil des ans, la famille s'agrandira encore, jusqu'à compter quinze membres.

Voilà quelque temps que l'on parle de restaurer ce monument de plus de six mètres de haut, unique dans le genre au nord des Alpes. La peinture des personnages s'écaille. De surcroît, les recherches historiques ont montré que l'oeuvre a été repeinte en 1840 – et la disposition de la noble famille remaniée – avec ce manque de rigueur propre aux interventions du XIX^e siècle. Sur les personnages, la

symbolique des couleurs n'apparaît plus. D'ailleurs, les nombreux blasons que comporte le cénotaphe n'ont plus de sens : en les observant, il est impossible de renouer les liens familiaux entre les grands personnages et les douze petites figurines sculptées sur le socle en bas-reliefs.

Pour rendre à ce monument unique sa valeur historique et artistique, il faudrait notamment lui redonner ses couleurs originales. En ce sens, l'acte de vandalisme a servi de catalyseur. La tâche sera vraisemblablement confiée à l'excellent atelier de Marc Stähli, à Auvernier (NE), où

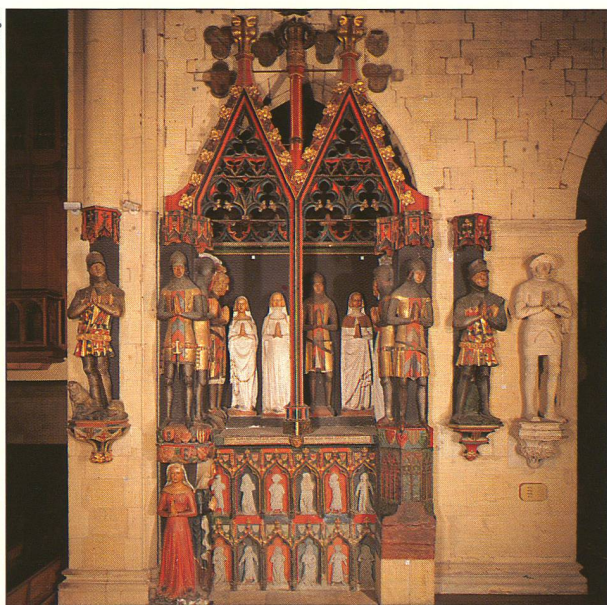
repose le puzzle du comte Louis : cinq grands morceaux et une centaine de débris.

Mais lorsqu'on décide d'enlever des couches de repeints, afin de mettre à jour les teintes choisies par les maîtres-artisans, on encourt le risque de ne rien retrouver dessous ! Avant de gratter, il s'agit donc de déterminer ce que cache la pellicule de surface, et de quand datent les repeints successifs. Car, en six siècles, une statue peut avoir reçu nombre de modifications, au fil des modes.

Les archives et les signatures sont certes d'une grande utilité pour connaître les dates et les modalités de certaines

réparations. Mais pour déterminer la nature de ces travaux, rien ne vaut la technologie...

Une unité de recherche et de service dans le domaine de la pierre et des peintures anciennes a été développée à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (Laboratoire de conservation de la pierre, Prof. Vinicio Furlan). Un de ses membres, le chimiste Renato Pancella, a notamment travaillé sur la célèbre «Sainte Cène» de Léonard de Vinci et démontré que le maître – contrairement à l'usage en vigueur à l'époque – s'était servi de l'oeuf pour lier les



J.-M. Breguet

pigments colorés de sa fresque. L'équipe de Lausanne a commencé par observer les morceaux du comte Louis : c'est une roche calcaire du Jura, granuleuse comme du sucre et facile à tailler.

On l'a bien souvent oublié aujourd'hui : la pierre des statues ne servait que de support à la couleur. Même pour les statues grecques et romaines. Les artistes de l'époque les recouvraient d'abord d'un enduit fait de craie, ou d'un autre minéral blanc mélangé avec de la colle. Ensuite seulement ils appliquaient les couleurs, le plus souvent des pigments minéraux (terres, oxydes métalliques, cristaux pilés) liés avec de l'oeuf, de la cire, de la résine ou de l'huile. Certains effets colorés exigeaient plusieurs couches de pigments différents, eux-mêmes agglomérés avec divers liants. Ainsi le travail tenait autant de l'art que de l'artisanat ; chaque créateur possédait ses propres recettes et ses secrets...

Concernant le cénotaphe, 35 échantillons de peinture provenant des personnages et des blasons ont déjà été étudiés. Vues sur la tranche au microscope, ces minuscules écailles de moins de deux millimètres carrés ressemblent à des sandwiches où alternent des couches colorées d'épaisseur variée. Les chercheurs ont patiemment déterminé la nature de ces couches, en ayant recours à des techniques d'analyse sophistiquées (voir ci-dessous),

comme la *chromatographie en phase gazeuse* pour la détermination des liants – leur spécialité acquise dans le cadre du Programme national de recherche 16 (Méthodes de conservation des biens culturels). Ils ont ainsi pu découvrir que, pour chacun des échantillons, le sandwich présentait toujours une même caractéristique : une couche de *colle animale* (faite avec des os cuits). Renato Pancella pense que cette colle a été étendue lors de la grande restauration du XIX^e siècle, sans doute pour consolider la peinture qui s'écaillait déjà, avant d'enduire le cénotaphe de nouvelles couleurs.


Le prof. Peter Kurmann, président de la Commission scientifique de la restauration du cénotaphe, a accueilli la nouvelle avec bonheur. La colle va pouvoir servir de repère temporel pour décaper le monument de toute sa surcharge postérieure à 1840. Mais l'expert précise qu'il reste encore beaucoup de mystères à percer avant de se lancer dans de grands travaux. Déterminer, par exemple, dans quelle mesure les personnages ont été déplacés au fil des siècles. Ainsi, en vue de déceler d'anciennes traces de maçonnerie, de fins travaux d'analyse sur le monument seront nécessaires. Il faudra aussi avoir recours aux archives privées qui dorment dans les bibliothèques des vieilles familles de Neuchâtel. Une grande étude se prépare en ce moment – le pauvre comte Louis en a bien besoin !

Quel est ce blason ?

Le Cénotaphe de Neuchâtel comprend une trentaine de blasons. Malheureusement, ils ont été endommagés ou repeints de couleurs fantaisistes – ce qui empêche d'établir avec certitude les liens familiaux des personnages du monument.

Pour connaître les teintes originales d'un blason (flèche), une minuscule écaille de peinture (1 mm²) est d'abord prélevée. L'écaille est ensuite noyée dans de la résine, puis finement poncée pour être observée au microscope optique (A). Elle se présente alors comme un « sandwich » coloré dont certaines couches peuvent être identifiées à l'oeil ; d'autres exigent des tests chimiques très fins. Une observation du même échantillon sous un microscope à sonde électronique (B) permet de découvrir que la zone du blason où l'échantillon a été prélevée était originellement recouverte d'une très fine couche d'argent, invisible au microscope optique.

Finalement, grâce à la chromatographie en phase gazeuse (C), une couche de matière organique livre son secret : c'est de la colle animale, riche en glycine et en hydroxyproline.

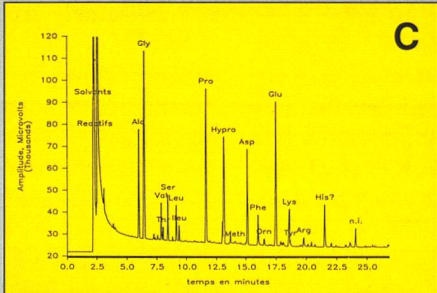


Marc Stahl

Repeints

- résinate de cuivre
- vert Schweinfurt
- azurite + gypse
- céruse et minium

A
250 X



C

Repeints

Feuille d'argent

B